

LES PAGES ARRACHÉES

Trois pages du carnet de Mathieu Castain



M I A H A R P E R

*Ces pages n'apparaissent pas dans le roman.
Léa ne les a jamais lues.*

*Mathieu Castain a tenu un carnet
pendant douze ans.*

*Sept cahiers, rangés par taille
décroissante sur l'étagère du studio
de la rue des Cascades.*

*Dans le deuxième cahier,
trois pages ont été arrachées.
Léa les a trouvées dans une enveloppe,
glissée sous le tiroir du bas
du bureau en chêne clair.*

Elle ne les a pas ouvertes.

Les voici.

« Le bâtiment ne tient plus. »

Page 1

A photograph of a kitchen and dining area viewed through a dark doorway. The room features a wooden dining table with two chairs, a kitchen counter with a sink and window, and a tiled floor. A single pendant light hangs over the table. The text "Page 1" is overlaid on the window.

Je l'ai perdue aujourd'hui.

Pas au sens où on perd quelqu'un — pas de départ, pas de porte qui claque, pas de valise dans l'entrée. Je l'ai perdue au sens où un architecte perd un bâtiment : la structure est encore là, les murs tiennent, le toit ne fuit pas, mais quelque chose dans l'équilibre des forces a changé, et on sait — on sait avant les calculs, avant les expertises — que ça ne tiendra plus.

Camille a fait une chose qu'elle ne fait jamais. Elle est rentrée en avance.

D'habitude, le mardi, elle rentre à dix-neuf heures trente. Je le sais parce que je le sais, parce que c'est inscrit quelque part dans le cahier et quelque part dans mon corps, cette horloge silencieuse qui mesure ses absences au quart d'heure près. Le mardi, elle a son cours de dessin — elle dessine mal, elle le sait, elle y va quand même, c'est une des choses que j'aime chez elle, cette obstination douce à faire des choses qu'elle ne maîtrise pas. Le mardi, j'ai deux heures. Deux heures au studio, la porte fermée, les cahiers ouverts.

Aujourd'hui, elle est rentrée à dix-sept heures quarante-cinq.

Je n'étais pas au studio. J'étais à la maison. Mais le cahier n° 1 était sur le bureau de la chambre d'amis parce que j'avais vérifié une date le matin avant de partir, et je ne l'avais pas rangé. Je ne le range pas toujours. C'est une négligence que je me reproche régulièrement sans parvenir à la corriger — comme si une partie de moi voulait être trouvée.

Je l'ai entendue poser ses clés. J'ai entendu ses pas dans le couloir. J'ai entendu la porte de la chambre d'amis s'ouvrir.

Puis le silence.

Ce silence-là n'était pas le silence habituel de Camille. Le silence habituel de Camille est mobile, léger — elle fredonne, elle déplace des choses, elle fait du bruit sans s'en rendre compte. Le silence que j'ai entendu depuis la cuisine était immobile. Dense. Le silence de quelqu'un qui vient de voir quelque chose. J'ai fermé les yeux.

J'ai compté jusqu'à douze — le temps qu'il faut pour monter l'escalier depuis la cuisine, le temps qu'il faut pour traverser le couloir, le temps qu'il faut pour arriver devant la porte de la chambre d'amis et la trouver debout devant le bureau, le cahier ouvert, les pages entre ses doigts.

Je n'ai pas monté l'escalier.

Je suis resté dans la cuisine. J'ai attendu. J'ai entendu les pages tourner. J'ai entendu la chaise racler le sol. J'ai entendu, je crois, un son très bref qui aurait pu être un mot ou un souffle ou le début d'un cri ravalé. Et puis les pages ont cessé de tourner.

Et puis ses pas dans le couloir, plus lourds qu'à l'aller.

Et puis la porte de la chambre d'amis qui se referme.

Et puis rien.

Elle n'est pas descendue. Elle n'est pas venue me trouver. Elle n'a pas crié, pas pleuré, pas posé de question. Le silence est revenu. Un silence différent — un silence avec un trou dedans, un silence d'après.

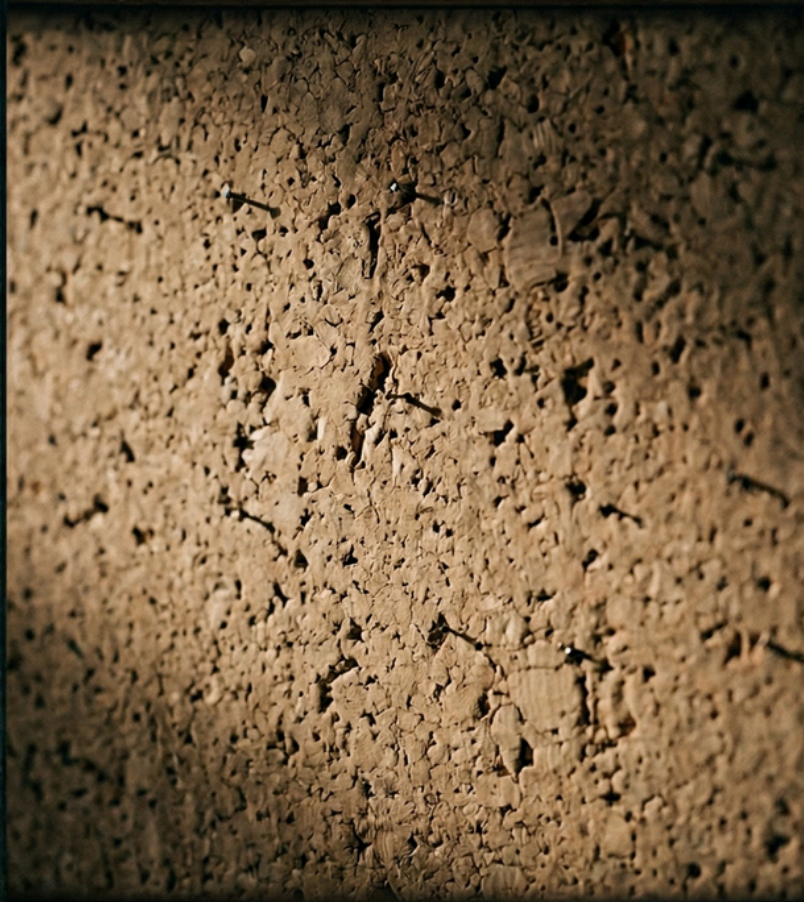
Je suis resté dans la cuisine jusqu'à ce que la lumière décline et que les ombres des arbres sur le carrelage deviennent trop longues pour les distinguer.

Je sais ce qu'elle a lu. Je sais quelles pages étaient ouvertes — les pages de septembre, celles avec les itinéraires, les horaires, les photos collées. Je sais ce qu'elle a vu.

Je ne sais pas encore ce qu'elle va faire.

Ce que je sais, c'est que le bâtiment ne tient plus.

« Un mur nu n'est pas un mur vide.
Un mur nu est un mur en attente. »



Ce matin, j'ai rangé les affaires de Camille.

Pas toutes. Elle a emporté l'essentiel — un sac, un manteau, ses papiers. Elle a laissé les livres, les pinceaux, un foulard accroché derrière la porte de la salle de bain. Elle a laissé les choses qui ne se transportent pas dans l'urgence.

J'ai mis les livres dans un carton. Les pinceaux dans un sac en plastique. Le foulard, je l'ai plié. Il sentait son shampoing — quelque chose aux agrumes, un produit qu'elle achetait en pharmacie, toujours le même flacon vert, rayon du fond, deuxième étagère. Je pourrais dessiner le plan de cette pharmacie de mémoire. Je l'ai fait, d'ailleurs, dans le cahier n° 1. Page quarante-sept.

Le carton est dans le placard de l'entrée. Je ne l'ai pas jeté. Je ne jette pas les archives d'un projet achevé.

J'ai passé le reste de la matinée au studio. La lumière était bonne — ce gris clair de novembre qui entre sans bruit et qui éclaire les choses de façon égale, sans préférence, sans ombre. J'ai ouvert le panneau de liège. J'ai regardé les photos.

Camille à la terrasse du café, rue de Seine. Camille devant la vitrine de la librairie, boulevard Saint-Michel. Camille qui marche vite sous la pluie, le col de son manteau relevé, la tête baissée, les mains dans les poches. Quarante-deux photos. Trois ans d'observation. Trois ans de patience.

Je les ai décrochées une par une. Avec soin — en retirant les épingles sans abîmer le papier, en posant chaque tirage face contre le bureau, en pile, dans l'ordre chronologique. La première en bas, la dernière au-dessus. L'ordre a de l'importance. L'ordre a toujours de l'importance.

Le panneau de liège était nu. Beige, troué, marqué par les épingles. Un mur de cicatrices.

J'ai pris la pile de photos et je l'ai rangée dans une enveloppe kraft. J'ai écrit le nom de Camille dessus. J'ai mis l'enveloppe dans le tiroir du bas. Puis j'ai refermé le panneau. Et j'ai regardé la surface vide.

Un architecte sait qu'un mur nu n'est pas un mur vide.
Un mur nu est un mur en attente. Une surface qui
attend un projet. Un espace qui attend d'être habité.

J'ai fermé le studio. J'ai descendu les quatre étages.
Dehors, il pleuvait. J'ai marché jusqu'au café du coin —
pas celui de Camille, l'autre, celui qui donne sur la rue
des Cascades. Je me suis assis à l'intérieur, près de la
vitre, et j'ai commandé un café. En attendant, j'ai
regardé dehors. Ce n'est pas que je cherchais. Je ne

cherchais pas. Pas
encore. Je regardais, c'est tout. La rue mouillée, les
passants, les parapluies, les façades grises. Je regardais
comme on regarde un terrain vague — avec l'œil de
celui qui voit déjà ce qu'il pourrait y construire. C'est à
ce moment-là qu'elle est passée. Pas Camille. L'autre.

Elle marchait vite, un livre serré contre sa poitrine pour le protéger de la pluie. Elle avait les cheveux mouillés, plaqués sur les tempes. Elle portait un manteau bordeaux trop grand pour elle, le genre de manteau qu'on achète dans une friperie sans l'essayer. Elle est entrée dans l'immeuble d'en face.

Je n'ai pas bougé. Je n'ai rien noté. Je n'ai rien pensé de précis.

Mais en rentrant chez moi ce soir-là, j'ai ouvert le cahier n° 2 et j'ai écrit la date.

« D'accord. »



Victor est passé au studio hier.

Je ne l'avais pas invité. Il est monté sans prévenir — il a la clé de l'immeuble parce que c'est moi qui ai signé le bail, et Victor a toujours eu un double de tout ce que je signe, c'est comme ça depuis qu'on est enfants, depuis que notre mère lui a appris que la prudence consistait à ne jamais être le seul à détenir une information.

Je ne l'ai pas entendu monter. J'ai entendu la porte s'ouvrir.

Il s'est arrêté sur le seuil. Il a regardé le mur.

Le mur était plein à ce moment-là — soixante-trois photos de Léa, réparties sur cinq colonnes, avec les annotations au crayon, les dates, les horaires. C'était un mardi soir, tard. La lampe éclairait le panneau de liège par en dessous, donnant aux photos cet aspect légèrement doré que j'aime, cette chaleur artificielle qui compense la froideur du classement.

Victor n'a rien dit pendant un long moment.

Puis il a dit mon prénom. Pas Mathieu. Mon prénom entier, celui que notre mère utilisait quand elle savait que quelque chose n'allait pas et qu'elle ne voulait pas encore savoir quoi.

Je lui ai expliqué. Pas tout — pas les cahiers, pas les itinéraires, pas les colonnes Objectif, Action, Résultat, Ajustement. Juste les photos. Juste le fait que je regardais. Que je documentais. Que c'était ma façon de comprendre quelqu'un avant de l'approcher — comme on étudie un site avant de construire, comme on mesure les contraintes du terrain, la lumière, les vents, avant de poser la première pierre.

Victor a écouté. Il n'a pas crié. Il n'a pas dit que c'était malsain, ou dangereux, ou illégal. Il a écouté avec cette expression qu'il a quand il ne comprend pas quelque chose mais qu'il ne veut pas l'admettre — les sourcils légèrement froncés, la mâchoire serrée, les mains dans les poches.

Puis il a dit : D'accord.

Pas d'accord comme je comprends. Pas d'accord comme je suis avec toi. D'accord comme je ne veux pas savoir. D'accord comme je vais faire comme si je n'avais pas vu ça, et tu vas faire comme si je n'étais pas venu, et on n'en reparlera pas.

Il est resté encore dix minutes. Il a regardé les photos sans s'approcher du mur. Il a demandé si la fille savait. J'ai dit non. Il a hoché la tête. Il a dit : Fais attention. Il est parti.

Il n'est jamais revenu au studio. Je sais ce que Victor pense. Il pense que c'est une phase. Il pense que c'est un reste de Camille — une habitude de contrôle qui s'est mal redirigée, un mécanisme de deuil qui s'exprime par l'observation au lieu de s'exprimer par les larmes. Il pense que ça passera quand je l'aborderai, quand elle deviendra réelle, quand le projet deviendra une personne. Victor se trompe.

Le projet ne deviendra pas une personne. La personne est déjà un projet. C'est la même chose. Ça a toujours été la même chose. La distinction que les gens font entre observer et aimer, entre planifier et désirer, entre construire et posséder — cette distinction n'existe pas pour moi. Elle n'a jamais existé.

Ce n'est pas une phase. C'est une architecture.

La seule question qui reste est de savoir si le bâtiment tiendra cette fois-ci.

*Ces pages ont été arrachées par Mathieu
le lendemain de la visite de Victor.*

*Elles ont été retrouvées dans une enveloppe,
glissée sous le tiroir du bas du bureau
du studio de Belleville.*

*Léa ne les a pas lues.
Elle les a ajoutées au dossier scellé
chez le notaire, avec le reste.*

*Rose les lira à ses dix-huit ans.
Ou elle ne les lira pas.
C'est son choix.*

Léa n'a pas lu ces pages.
Elle les a ajoutées au dossier scellé
chez le notaire, avec le reste.

Rose les lira à ses dix-huit ans.
Ou elle ne les lira pas.

C'est son choix.



LA CLÉ DU 4^ÈME

Mia Harper

Disponible sur Amazon

*Vous venez de lire un bonus exclusif.
Pour découvrir l'histoire complète de Léa,
de la clé et du studio de Belleville :
Rendez-vous sur Amazon*